

Groulx, Patrice, Pièges de la mémoire, Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous, Hull, Les Éditions Vents d'ouest, 1998, 436 pages

Denys Delâge

Les sciences et le pouvoir

Volume 7, numéro 3, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060368ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060368ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delâge, D. (1999). Compte rendu de [Groulx, Patrice, Pièges de la mémoire, Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous, Hull, Les Éditions Vents d'ouest, 1998, 436 pages]. *Bulletin d'histoire politique*, 7(3), 182–184.
<https://doi.org/10.7202/1060368ar>

de l'histoire canadienne et québécoise. Les lecteurs s'attendent à ce que les éditeurs fassent preuve de plus de rigueur en indiquant les développements survenus et soulignant les faiblesses grossières qui malheureusement restent présentes dans le texte.

Bernard Dansereau

Groulx, Patrice, *Pièges de la mémoire, Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, Hull, Les Éditions Vents d'ouest, 1998, 436 pages.

De passage au Bas-Canada où il avait observé le manque de terres pour les prochaines générations et où il avait assisté au déroulement, exclusivement en anglais, d'un procès impliquant un Canadien francophone, Tocqueville écrivait que c'était un bien grand malheur pour un peuple d'avoir été conquis. Le remarquable livre de Patrice Groulx illustre ce jugement à un second degré: pire encore, le conquis (ou le colonisé) ne peut exprimer son destin que dans le regard du colonisateur. C'est cette aliénation qui piège sa mémoire et lui fait trouver un bouc émissaire à son «mal d'être», c'est-à-dire à la mise en cause de son existence. Voilà pourquoi le Canada-français s'est donné Dollard des Ormeaux pour héros plutôt que Chénier. Ce faisant, au lieu d'affronter le regard du maître, l'on s'y soumettait aux dépens de plus colonisés que soi, c'est-à-dire aux dépens de ces «sauvages-barbares-paiens» dont l'évocation permettait d'exprimer sa propre appartenance à la civilisation et à la chrétienté.

Patrice Groulx retrace dans ce livre l'histoire du mythe de Dollard qu'il inscrit toujours dans son contexte social. Quelles sont les sources, quels événements, comment et quand se structure le mythe, comment évolue-t-il, quelle emprise eut-il, enfin, comment et pourquoi s'est-il estompé? Parallèlement, l'auteur fait l'hypothèse que le mythe constitue un précipité des rapports entre Canadiens-français et Amérindiens et il en dégage les grands paramètres. La démonstration est autant rigoureuse que convaincante.

Nous tenons de Marie de l'Incarnation et des pères jésuites les premiers récits, en 1660, de la bataille de mai de cette année-là au Long Sault sur l'Outaouais, opposant un petit parti de Français, d'Algonquins et de Hurons partis tendre une embuscade à des Iroquois qui revenaient de leurs chasses hivernales mais, auxquels se rajoutèrent d'importants renforts.

Les attaquants se trouvant piégés, un groupe de Hurons tenta une négociation avec les Iroquois tandis que d'autres fuyaient le fort pour rejoindre les assaillants. Dans la confusion, les Français commirent l'erreur de tirer sur les Iroquois, ce qui fit échouer les négociations et reprendre, par les Iroquois, le

siège du fortin où se trouvaient piégés Français, Algonquins et Hurons. Lors d'une attaque décisive des assaillants, les Français lancèrent un baril de poudre qu'une malencontreuse branche ramena dans l'enceinte, sonnant le glas de la résistance.

Douze ans plus tard, en 1672, Dollier de Casson incorporait la bataille du Long Sault à son *Histoire de Montréal*, tout en structurant le récit autrement et de la manière qui constitua la version primitive du mythe de Dollard: d'abord à peine mentionné dans les premiers récits, Dollard devenait le personnage principal tandis qu'il était question d'un rituel solennel précédant l'expédition avec communion et serment dont les récits de 1660 ne parlaient pas. Ensuite, Dollier de Casson dépeint les Hurons comme des lâches et des traîtres et soutient enfin que ce sont les Français qui par les pertes infligées aux Iroquois auraient forcé ces derniers à épargner la colonie. Bref, nous assistons à l'héroïsation des Français et au report de tous les «Sauvages», alliés comme ennemis, dans le camp des barbares. Pourtant chez Marie de l'Incarnation, il était clair que Dollard et ses alliés amérindiens n'allaient pas au devant des Iroquois prêts à mourir et que ces derniers n'avaient pas renoncé à leur projet d'invasion à cause de l'intensité des pertes encourues.

En réalité, cette bataille qui constitua l'un des événements des guerres iroquoises n'a guère retenu l'attention des chroniqueurs ultérieurs et le père Charlevoix résume l'événement en deux paragraphes. Ce sont les historiens cléricaux qui ont découvert Dollard au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, c'est-à-dire après la défaite des Patriotes et des Rouges et la réduction de la majorité francophone en une minorité politique dans le cadre de l'Union. Sans histoire et sans littérature, au dire de Lord Durham, les Canadiens français seraient-ils réduits au sort irréversible de la disparition, tout comme les «Sauvages»?

Garneau n'aura guère recours à Dollard pour répondre à Durham dans son *Histoire du Canada*. C'est Faillon qui fixera le récit canonique pour les francophones: un Dollard intransigeant devant l'ennemi, acceptant, tel le Christ, de se sacrifier pour sauver sa patrie et sa foi, sa défaite aux mains d'Amérindiens traîtres ou ennemis se retournant en victoire. Du côté des anglophones, c'est Parkman qui livrera le récit canonique: l'héroïsme imprégné de mysticisme aura permis d'empêcher les «sauvages» de contrecarrer la destinée nationale du Canada. Monuments, légendes, récits épiques, poèmes, parades, propagande ont suivi mais, c'est au chanoine Groulx que nous devons l'apothéose de Dollard: pèlerinages au Long Sault, veillées d'armes avec pour thèmes le droit au pays, le messianisme, la résistance à l'Anglais et à la barbarie de la modernité. Soulignons, au passage, que l'opposition de Dollard au dollar n'est peut être pas si triviale qu'elle en a l'air!

Mais voilà qu'en 1932, un historien de l'université McGill, E. R. Adair, pose au mythe de Dollard les questions d'un historien rigoureux et sans

complaisance. Tous les débats, toutes les contestations, toutes les occultations n'empêcheront pas le ballon de dégonfler en même temps que la Révolution tranquille le dépouille de toute vraisemblance. Erreur, errance, mensonge, à vrai dire plutôt déplacement puisque le mythe occultait en même temps qu'il exprimait un «mal d'être» qui n'a pour autant pas disparu. C'est certes en pensant à Dollard que le chanoine Groulx écrivait que «la seule défaite irréparable pour un peuple, c'est la défaite de son courage», mais peut-être cela vaut-il toujours? Le mythe de Dollard, dans sa version populaire a été inversé: une bande de pillards de fourrures, pourquoi pas ivres, crachant en l'air et recevant le baril de poudre au visage....! Mais attention, l'inversion du mythe n'est peut-être que sa transformation et en conséquence un indice de sa persistance. Et si les rapports entre les Québécois francophones et les Autochtones s'inscrivaient toujours, pour les uns et pour les autres, dans le regard de l'Anglais?

Denys Delâge
Département de sociologie
Université Laval

Jacques Lamarche, *Les 27 premiers ministres*, Montréal, LIDEC, 1997, Coll. Célébrités/Coll. biographique, 60 p.

Il se publie si peu de choses sur nos hommes politiques que le chercheur intéressé est toujours heureux de souligner une nouvelle parution. En ce sens, la publication de courtes biographies sur les premiers ministres du Québec, chez LIDEC, devrait nous ravir. Hélas! ce n'est pas le cas.

Le recueil biographique fait partie de la collection «Célébrités». Cette collection comprend 78 titres sur des personnalités qui ont marqué notre histoire dans divers domaines: religieux, politique, artistique, sportif, dont un sur les vingt premiers ministres du Canada. Malheureusement, le recueil sur les premiers ministres du Québec est tellement mal fait, il contient tellement d'erreurs, qu'il sera de peu d'utilité pour le chercheur et même pour le grand public.

Les illustrations, à l'exception des photos des 27 premiers ministres, ne sont pas reliées au contenu. Que font des photos de l'Hôtel du Parlement, des armoiries du Québec, de l'horloge de la salle du Conseil législatif, de la masse, de la toile de Charles Huot sur le Conseil souverain dans un ouvrage sur les premiers ministres? Manifestement, les responsables de l'édition ne font pas la distinction entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. On contribue bêtement à entretenir la confusion entre le Parlement et le Gouvernement. Pourtant, l'iconographie sur les premiers ministres est très riche.